

Le Jour, 1952  
20 janvier 1952

## **PROPOS DOMINICAUX : SI NOUS NE RECOURONS PAS A L'ESPRIT**

Si nous ne recourons à l'esprit, il n'est pas pour nous d'espérance. Ce langage n'est pas seulement religieux, il est social.

On a beaucoup parlé de l'inquiétude humaine. Voici qu'elle est à son sommet. Et que fera cette humanité inquiète ? **A quelles puissances de la terre demandera-t-elle le secours ?**

Les travaux des hommes ne progressent bien que dans l'espérance. Qui sèmerait sans l'attente d'une moisson ? Qui remuerait le sol si la fleur et le parfum ne se prolongeait pas dans le fruit ?

Nous vivons d'une attente que ruinent des philosophies de mort. **Pendant ce temps, la politique se corrompt. C'est la chute des mœurs qui multiplie les lois et la désobéissance aux lois. C'est la détresse des cœurs qui fait la détresse des intelligences.**

Pour devenir le maître, on met la révolution dans des millions d'âmes. **Pour discipliner des hommes libres, on les enchaîne.** On demande tout à la force, et rien aux générosités de l'esprit. **La politique devient stérile parce qu'elle se vide de substance. Comment gouverner les hommes en prétendant ignorer leur origine et leur fin ?**

L'instinct des bêtes sauve le règne animal cependant que s'égaré l'intelligence des hommes. Cela est advenu lorsqu'on a voulu faire de nous cette fourmilière sans soleil.

Si beau que soit le corps, qu'en restera-t-il dans l'abandon de l'esprit ? Quelles nobles pensées survivront au nivellement indéfini de l'espèce ?

Ceux-là mêmes qui reconnaissent aux hérédités et au hasard tant d'activité et de force, comment ne distinguent-ils pas mieux une âme d'une autre âme ? **Là pourtant, la diversité éclate. Une âme toute seule devient un monde.**

C'est par l'enseignement que devrait venir le salut, et c'est par là qu'il se perd. Les limites que le matérialisme donne à la vie sont une étroite prison ; elles interdisent un épanouissement qui, dans la manifestation des splendeurs de l'infini, est le propre de notre destinée.

**Le mal de ce temps, le mal du siècle est cette combinaison de l'orgueil et des ténèbres. On ferme ses fenêtres parce qu'on décide qu'elles ne s'ouvrent sur rien.** Après cela, on dépérit par le cerveau, où la sève spirituelle ne circule plus.

Le paradis perdu nous a conduit au-delà du bien et du mal ; comme ce savant tombé dans la folie dont Baudelaire dit que :

**« Le silence et la nuit s'installèrent en lui  
Comme dans un caveau dont la clef est perdue ».**

**Mais aux Nations-Unies, s'occupe-t-on un peu de tout cela ?**